

Les mots pour le dire : Jean-Norton Cru, du témoignage à l'histoire

Christophe PROCHASSON

Est-il licite d'associer la culture de guerre telle qu'elle peut être définie au cours du premier conflit mondial à un moment historiographique¹ ? Dès 1915, les hostilités donnèrent lieu à une production éditoriale, encadrée par des structures vite reconstituées ou entièrement nouvelles, prétendant nourrir à plus ou moins longue échéance une histoire de la guerre dont la dénomination ne pouvait encore être stabilisée. On sait que les prévisions de brièveté avaient dû refluer au fur et à mesure des mois qui s'écoulaient. Il fallait désormais s'installer dans un provisoire durable qui ne devait pas exclure d'en faire l'histoire alors même que les événements n'étaient pas achevés. Il fallait aussi prévoir que la « guerre de 1914 », puis « de 1914-1915 » et bientôt « de 1914-... », en tout état de cause reconnue comme « grande guerre » dès 1915², attirerait un jour des historiens en nombre. Professionnels ou non, militaires ou civils, essayistes ou universitaires, quelques historiens commencèrent un premier travail de classification et d'épuration du matériau qui était l'histoire de demain. Témoignages en nombre, rapports et enquêtes officiels, archives de l'État et des institutions, traces matérielles et œuvres d'art pouvaient faire l'objet de collections systématiques, comme tentaient d'en constituer les époux Leblanc, industriels frappés par l'événement tout en restant les héritiers directs d'un XIX^e siècle collectionneur.

Affolés par une telle profusion de sources – car en ce moment extrême de la conscience historique moderne, tout semble pouvoir donner matière à histoire –, certains voulurent consacrer une partie de leur temps à un gigantesque travail de classement. Cette entreprise concerna au premier chef le témoignage. Aux fins de ne point trahir la vérité du jour, il convenait de hiérarchiser, de répudier ou d'accepter, en fonction de critères qu'il était nécessaire d'explicitier.

1. Merci aux premiers lecteurs de l'article : Jean-Jacques Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, Jean-François Chanet, Anne Rasmussen et Leonard V. Smith.

2. Vivi PERRAKI, « Du non-dit au cliché : les avatars de *Grande Guerre* et de *Guerre mondiale* », *Mots. Les langages de la politique*, n° 24, septembre 1990, p. 5-18.

On pourrait sans doute s'interroger sur les motivations personnelles qui poussèrent ces esprits à entreprendre une telle tâche frappant singulièrement notre regard imprégné des lectures de Borgès ou de Pérec. L'œuvre monumentale de Jean-Norton Cru, la plus achevée dans ce genre, pourrait s'apprécier à cette aune anachronique. Elle nous livrerait peut-être le secret d'une psychologie déroutée par la guerre et réfugiée à jamais dans un ressassement productif mais pathologique. Nous y lirions ainsi les traces probables de l'un de ces traumatismes qui retiennent aujourd'hui l'attention des historiens de la Grande Guerre³. Mais ce serait là, sans doute, s'aventurer sur un terrain trop incertain. Il ne sera donc tenu compte ici que des formes de la manifestation de ce qui put être une blessure de guerre mais qui relève aussi d'une démarche intellectuelle que partagent bien des historiens.

TÉMOINS ET TÉMOIGNAGES

Jamais avant la Première Guerre mondiale, la question du témoignage ne prit la dimension sociale qu'elle acquit alors. Qu'elle ait revêtu par tradition un fort contenu spirituel, notamment au travers du martyr chrétien, ou qu'elle ait nourri la réflexion des juges, facilita peut-être son émergence comme clé fondamentale d'une histoire à construire. Dès le début du conflit, Charles Petit-Dutaillis, alors recteur de l'académie de Grenoble, demanda aux instituteurs de son ressort de consigner par écrit les événements qu'ils étaient en train de vivre et qu'ils estimaient dignes d'être relevés. Par une circulaire du 3 mai 1915, le directeur de l'Enseignement supérieur demandait à son tour aux sociétés savantes, comités départementaux de l'histoire de la Révolution, recteurs d'académie et professeurs d'université, de mobiliser les instituteurs comme l'avait fait Petit-Dutaillis. Il leur recommandait « expressément de n'accueillir que des renseignements rigoureusement contrôlés », car il ne s'agissait pas « de laisser s'établir des légendes », ni des « mots historiques inventés »⁴. Les historiens de la guerre identifièrent assez aisément la place ambiguë du témoin, tout à la fois nécessaire et redoutable. Comment en effet traiter du témoignage délicatement pris entre les exigences de l'histoire scientifique à laquelle on appelait depuis le dernier quart du XIX^e siècle et l'authenticité, même brouillée, du souvenir ou ce que l'on désignerait aujourd'hui comme mémoire ? La polémique sur les origines de la guerre, et donc sur les responsabilités de celle-ci, ayant pris une importance considérable dès les premières semaines du conflit, comme les controverses nées des atrocités commises par

3. Des archives personnelles de Jean-Norton Cru, il nous reste surtout sa bibliothèque personnelle, composée de très nombreux livres annotés mais peu de documents susceptibles de répondre aux questions que les historiens peuvent se poser sur sa personnalité.

4. *Revue historique*, mai-juin 1915, p. 420. Voir Jean-Jacques BECKER, *Mil neuf cent quatorze : comment les Français sont entrés dans la guerre : printemps-été 1914*, Paris, Presses de la FNSP, 1977.

les soldats allemands sur les populations civiles belges et françaises, firent de la qualité du témoignage un impératif absolu⁵. Dans la guerre politique, qui accompagnait le choc des armées, la dénonciation du mensonge constituait un moment fort. En conséquence, son dévoilement et par contrecoup le caractère irréfutable des témoignages mobilisés au service de la cause ou de la thèse défendue, participaient de l'efficacité la plus recherchée. Pour ce faire, il convenait d'énoncer les règles permettant d'établir le « bon témoignage » et de récuser, sans pitié, les témoignages douteux. L'exigence scientifique et morale se combinait ainsi harmonieusement avec la nécessité politique.

Du bon témoignage

Le témoin d'histoire n'a pas le même statut que le témoin en justice. Sa parole est « bien plus qu'un message informatif ». Elle possède « une réflexivité politique » et une dimension morale⁶. Il n'en demeure pas moins que les deux formes testimoniales partagent une même définition minimale que j'emprunte à Renaud Dulong : « tout compte rendu certifié par l'expérience de son auteur » constitue un « témoignage »⁷. On comprendra que l'œuvre de Jean-Norton Cru puisse constituer « une page importante dans l'histoire théorique du témoignage ». Ce « témoin de témoins », qui reprit à son compte le « requisit des magistrats vis-à-vis d'un témoin oculaire : faire la preuve qu'il raconte ce qu'il a vu »⁸, ne fut pourtant pas le seul de son espèce même s'il fut sans doute le critique le plus sévère. Son ouvrage, *Témoins*, publié en 1929, n'en occupa pas moins le centre des controverses autour du témoignage de guerre durant tout l'hiver 1929-1930. Les admirations le disputèrent aux haines que cet auteur indépendant, ayant émigré aux États-Unis pour devenir professeur à Williams College dans le Massachussets à partir de 1908, avait allumées en s'en prenant aux valeurs littéraires les plus sûres. Sa conception du témoignage lui valut quelques répliques cinglantes comme celle de l'une de ses cibles favorites, Roland Dorgelès, écrivant dans les *Nouvelles Littéraires* : « Ce que M. Cru inaugure, c'est, en somme, la critique selon saint Thomas. Ce qu'il n'a pas vu, il le nie. Il le nie obstinément, aveuglément. Il sait mieux que nous ce qui se passait dans notre propre tranchée, reprend les artilleurs, dément les sapeurs du

5. Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *L'enfant de l'ennemi 1914-1918*, Paris, Aubier, 1995 et John HORNE, Alan KRAMER, *German Atrocities 1914. A History of Denial*, New Haven, Yale University Press, 2001.

6. Renaud DULONG, *Le Témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1998, p. 16. Se reporter aussi à Michael POLLACK avec Nathalie HEINICH., « Le témoignage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 87, juin 1986, p. 75-92, ainsi qu'à Annette WIEVIORKA, *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1998. Pour la guerre de 1914, voir plus particulièrement : Gérard CANINI, *Mémoire de la Grande Guerre. Témoins et témoignages*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1989 ainsi que les pages consacrées à ce sujet dans Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER, *14-18. Retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 50-58.

7. R. DULONG, *Le témoin oculaire...*, *op. cit.*, p. 43.

8. *Ibid.*, p. 74.

génie, contredit les aviateurs, et pousse l'aplomb jusqu'à récuser le témoignage de Remarque comme combattant allemand»⁹.

S'arrêter sur le cas Norton Cru pour approcher les catégories qui gouvernent selon lui le bon témoignage ne revient pas à le considérer comme «représentatif», mais comme le plus propre à rendre compte des limites extrêmes auxquelles peut tendre la critique du récit proposé par un témoin. Norton Cru disposait de quelques habitudes professionnelles qui éclairent ses choix sans pour autant en rendre compte dans leur totalité. Son patronyme, participe passé du verbe croire, le prédisposait-il inconsciemment à travailler sans cesse les catégories du doute ? Ses origines protestantes l'encouragèrent-elles à entretenir avec la vérité un rapport spécifique¹⁰ ? Son métier de professeur de littérature et de langue le poussait-il (mais comment ?) à une vigilance particulière lorsqu'il s'agissait de penser les rapports entre littérature et vérité ? Toujours est-il que cet ancien combattant de la Grande Guerre, né en 1879 d'une mère anglaise et d'un père français pasteur ardéchois, mobilisé en 1914 et ayant passé les trois premières années du conflit sur le front avant de devenir interprète auprès des armées britanniques puis américaines à partir de février 1917, commença à rassembler et à lire les témoignages sur la guerre, publiés dès 1915, au cours de l'année 1916. Poussé par sa famille à rédiger ses propres souvenirs, il préféra se livrer à ce qu'il définit lui-même comme une entreprise scientifique : analyser les témoignages écrits sur la guerre. Il sélectionna 250 auteurs et 300 volumes publiés entre 1914 et 1928 puis commença en 1923 un énorme travail de critique qui déboucha sur la célèbre publication de 1929¹¹.

Pour Norton Cru, l'enjeu que recouvre la question du témoignage de guerre est proprement formidable. Sa démarche ne s'apparente nullement à celle de l'historien érudit, même s'il en partage souvent les pratiques et s'il conçoit que son travail doive d'abord servir aux historiens du lendemain. Mais il aspire à beaucoup plus. De la qualité du témoignage sur la Grande Guerre dépend ni plus ni moins que «la destinée future de l'humanité»¹². Les insuffisances de la «science du témoignage» de son temps (Cru n'est pas sans bien connaître les travaux des psychologues sur la question), qui inverse souvent les

9. Roland DORGELES, «Monsieur Cru ou la critique selon St. Thomas», *Nouvelles Littéraires*, 11 janvier 1930, cité par Leonard V. SMITH, «Jean Norton Cru, lecteur des livres de guerre», *Annales du Midi. Revue de la France méridionale*, t.112, n° 232, octobre-décembre 2000, p. 517.

10. Cette thèse est défendue par Leonard Smith (même si nous ne savons rien de précis quant au rapport au protestantisme qu'entretenait ce fils de pasteur) pour qui la démarche de lecteur de Cru «signifiait remplir une obligation séculière, mais à sa manière profondément religieuse, de témoigner de la vérité devant ses compatriotes devant la postérité»: L.V. SMITH, art. cit., p. 520.

11. Pour tous les éléments biographiques, se reporter au livre de Norton Cru qui peut se lire aussi comme un livre de souvenirs en creux: Jean-Norton CRU, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étoiles, 1929, rééd., Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993.

12. J.-N. CRU, «Le témoin de guerre», *Le Crapouillot*, août 1930, p. 20.

rôles entre «bons» et «mauvais» témoins, ont pour conséquence d'interdire l'accès à une connaissance correcte de la guerre. Cette méconnaissance contient en germe le péril d'une autre guerre.

Quand Jean-Norton Cru livre, en tête de son ouvrage, des informations biographiques le concernant (à l'exclusion toutefois d'un portrait psychologique), c'est aux fins de respecter l'un de ses propres critères qui font le bon témoignage. Ce dernier ne peut émaner d'un anonyme. Il faut connaître du témoin tout ce qui permettra d'éclairer la teneur de son témoignage : son expérience de la guerre, en tout premier lieu, naturellement (les fonctions, le grade, l'unité, la durée de séjour au front, etc.) ; mais aussi dans la mesure du possible, la date de sa naissance et, quand il y a lieu, celle de sa mort, ses origines familiales, ses études, ses diplômes, sa profession. C'est le témoin qui fait le témoignage et non l'inverse. La déclinaison de son identité et de sa biographie vient valider la relation testimoniale que l'on entreprend. Norton Cru est ainsi à l'origine d'une prosopographie qui guida et guide encore bien des études d'historiens. Ses informations résultant du croisement de sources secondaires (il ne put aller à la source des états civils par exemple), Norton Cru en souligne, quand il le faut, les contradictions, comme dans le cas de la date de naissance de Barbusse, ou les silences.

Telle est la méthode de travail. Il convenait ensuite d'explicitier les choix. Ceux-ci devaient répondre à l'objectif du livre que Jean-Norton Cru présentait en ces termes :

« Ce livre a pour but de donner une image de la guerre d'après ceux qui l'ont vue de plus près ; de faire connaître les sentiments du soldat, qui ne sont pas des sentiments acquis par imitation ou par influence, mais qui sont sa réaction directe au contact de la guerre. Il a pour but de faire connaître toute une littérature, toute une classe de témoignages, une attitude d'esprit, une foi, un idéal, l'âme secrète de cette franc-maçonnerie des poilus, toutes choses inconnues, ou plutôt, et ce qui est pire, mal connues et méconnues »¹³.

Dès lors ne pouvaient être sélectionnés que les récits provenant d'auteurs ayant séjourné sur le front et dans des conditions leur ayant permis d'avoir une connaissance directe de ce qu'ils relataient. Ainsi ne retient-il pas les témoignages d'auteurs dont le grade est supérieur à celui de capitaine. Dès que le témoin s'éloigne du récit de sa propre expérience, par exemple sous l'influence de lectures ultérieures ou de légendes qui viennent troubler son récit personnel, il perd de sa fiabilité : « Ces quelques citations prouvent de la façon la plus irrécusable que l'auteur a raconté les faits non d'après ses notes du front, mais d'après ses lectures ou d'après le folklore de l'arrière, celui de la période octobre 1914-mai 1915¹⁴. » Il fait les mêmes reproches à tous ceux qui abdiquent leur autonomie intellectuelle, pensant, hélas, mieux servir les historiens

13. J.-N. CRU, *Témoins...*, *op. cit.*, p. 13.

14. Recension d'Adrien Bertrand, *La victoire de Lorraine. Carnet d'un officier de dragons*, Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915 : *ibid.*, p. 91.

de demain en conférant à leur propos une portée générale dont le témoignage individuel serait dépourvu. C'est précisément le contraire que soutient Norton Cru tout au long de son livre. Le témoignage n'a de valeur que s'il est authentifié par la présence littéraire du témoin.

Cette condition de production du témoignage constitue l'un des éléments de validation. Elle n'en est pas la seule. Viennent ensuite des qualités internes et associées à la personne même de l'auteur. La première tient à la dimension littéraire du texte. À cet égard, la position de Norton Cru est plus nuancée qu'il n'y paraît de prime abord. S'il semble en effet repousser la « littérature » (qu'il distingue du roman) de l'horizon du témoignage, car la recherche des « effets » éloigne l'auteur du souci qu'il doit avoir de rapporter les faits dans leur exactitude la plus absolue, il n'en sait pas moins recourir à des catégories propres à une appréciation esthétique pour louer certains témoignages¹⁵. Ayant d'emblée récuser la poésie et le théâtre (« On pourrait cependant y glaner des impressions de guerre, mais comme la part de la littérature y est plus grande que la part de renseignement documentaire, les inconvénients de l'admission de la poésie sont plus grands que ses avantages »¹⁶), il ne s'en montre pas moins sensible à la part « littéraire » d'une œuvre pour valider ou exclure un auteur.

Les exemples sont nombreux. Pour condamner un récit : « Le style est proprement apocalyptique, c'est dire qu'il est le plus mal adapté à la peinture de la guerre (en dépit de ceux qui ont usé et abusé du terme « apocalyptique » en parlant de la guerre ; noter l'absence de ce mot chez Genevoix, Lintier, Pézard, Pinguet, Dongot... tous les meilleurs) »¹⁷ ; ou pour en nuancer la qualité : « Les idées justes, originales abondent dans le livre, bien que trop souvent mal exprimées¹⁸. En général, l'enflure, l'outrance, l'héroïque (« Les pages sur Verdun (p. 202-240) sont bien trop héroïques »¹⁹), tout ce qui trahit une volonté démonstrative appuyée sur le sang, l'obscène, l'horreur, etc., est discrédité par Norton Cru dont le système révèle une véritable « hantise de l'exagération » qui le rend parfois « difficile à vivre, pour ne pas dire terrifiant »²⁰. Le « meilleur témoignage de médecin », celui de Max Deauville, mérite toutes les louanges précisément parce qu'il est « sain, honnête, sans outrance », écartant le « sensationnel », le « morbide », le « sadisme »²¹, dont les seuils chez Norton Cru sont difficiles à rétablir tant ses arrêts dépendent des circonstances de la formulation et d'inévitables préjugés dont il faudrait encore être en mesure de

15. Daniel SHERMAN, *The Construction of Memory in Interwar France*, Chicago, University of Chicago Press, 1999, p. 17-29.

16. J.-N. CRU, *Témoins...*, *op. cit.*, p. 11.

17. Recension de Jacques d'Arnoux, *Paroles d'un revenant*, Paris, Plon, 1925 : *ibid.*, p. 86.

18. Recension de Henry de Bernadotte, *Les chemineaux de l'Orient*, Paris, Albert Messein, 1921 : *ibid.*, p. 88.

19. Recension de Louis Botti, *Avec les zouaves*, Paris, Berger-Levrault, 1922 : *ibid.*, p. 94.

20. R. DULONG, *Le témoin oculaire...*, *op. cit.*, p. 88.

21. Recension de Max Deauville, *Jusqu'à l'Yser*, Paris, Calmann-Lévy, 1917 *ibid.*, p. 118.

restituer la généalogie. Si l'humour peut avoir sa place (n'est-il pas inscrit dans le registre des passions humaines ?), il reste dans le cadre d'une stricte définition qui, elle aussi, condamne l'excès, duquel il ne doit pas s'échapper au risque d'épuiser la valeur du témoignage avant même de l'abîmer par le mauvais goût qu'il traduirait :

« Il y a diverses sortes d'humour. Celui dont Giraudoux et Mac Orlan usent et abusent dans leurs souvenirs de guerre est illégitime, faux, révoltant. Il consiste à présenter la guerre comme une grosse plaisanterie, une farce grotesque qu'il ne faut pas prendre au sérieux. Ces auteurs laissent croire que sous les obus ils n'ont jamais quitté leur sourire pincé ou leur physionomie gouailleuse, que l'angoisse n'a pas trouvé place dans leur âme. Quant à l'angoisse des camarades, c'est une grimace qu'ils notent pour l'ajouter aux autres drôleries »²².

Norton Cru a l'occasion de le formuler ailleurs dans son livre : « La guerre est un phénomène trop redoutable pour que le persiflage soit de mise à son égard »²³.

À l'inverse, le style littéraire d'une œuvre de témoignage peut la servir : lorsqu'il combine, en une alchimie assez mystérieuse que Norton Cru juge possible, des qualités de sobriété et de concision avec le « vivant », le « coloré » et l'« évocateur »²⁴, toutes catégories renvoyant à son univers professionnel de professeur de littérature. Cette esthétique de la mesure, régie par le balancement tranquille du « ni trop, ni trop peu », commande l'ensemble des appréciations littéraires de Norton Cru. Cette phobie de l'outrance répond à une préoccupation constante. Ancrer l'histoire de la guerre au socle de faits certifiés et crédibles. Toute démesure, excédant les frontières sages d'un récit véridique, quand bien même celui-ci traduirait une expérience réellement vécue, introduirait les germes dévastateurs du doute. On lit, sous-jacent aux normes du « bon témoignage » dessinées par Jean-Norton Cru, cette règle générale qui affirme que lorsque le témoignage rend compte d'une expérience extravagante, il convient que celui-ci fasse place à l'ordinaire des choses aux fins de la certifier. Car au moindre vacillement, que provoquerait une relation frelatée, c'est l'ensemble même de l'expérience de la guerre, telle qu'elle était narrée par ceux qui l'avaient vécue, qui risquait de se trouver mis en cause. Tout se passe comme si Norton Cru anticipait les mécanismes propres au négationnisme né dans les années 1950 du constat avéré de contradictions et d'outrances inscrites dans certains témoignages d'anciens déportés. Il n'est guère surprenant de constater que Paul Rassinier s'est appuyé sur l'exemple de Cru dans les premières pages de son livre fondateur *Le Mensonge d'Ulysse*²⁵.

La littérature reste toujours un agent perturbateur susceptible de fragiliser la sincérité de l'auteur et de conduire à la mise en cause de son témoignage. Celle-ci,

22. *Ibid.*, p. 108.

23. *Ibid.*, p. 121.

24. Recension de Pierre Louis Georges Bréant, *De l'Alsace à la Somme*, Paris, Hachette, 1917 : *ibid.*, p. 99.

25. Cf. Florent BRAYARD, *Comment l'idée vint à M. Rassinier. Naissance du révisionnisme*, Paris, Fayard, 1996.

comprise sans doute comme « mauvaise littérature », fait toujours plus ou moins peser le doute de la corruption sur l'authenticité voire la sincérité de l'expérience relatée. Norton Cru en fournit une démonstration dans la critique qu'il fait de la préface dont Henry Bordeaux a doté l'ouvrage de Charles Delvert :

« Il est intéressant de voir ce que Bordeaux a fait de cette merveille de description réaliste et spontanée. *L'aspect de la tranchée est atroce* devient "dans nos tranchées le spectacle est déjà tragique" ; *par place, des mares de sang* devient "par place de larges mares de sang violet et gluant restent figées" ; *sur le parados, dans le boyau des cadavres raidis couverts d'une toile de tente* devient "dans le boyau au milieu du passage, sur le parados, au grand soleil, des cadavres gisent, raidis dans leurs toiles de tente sanguinolentes" ; la phrase sur la plaie du cadavre est supprimée, remplacée quatre lignes plus loin par cette création : "au milieu de ces horribles tas s'étale une chemise toute blanche et dégouttante de sang rouge". *Après pas une égratignure*, Bordeaux coupe : il ne va pas dire au public que c'est un 75 qui a tué le pauvre petit fourrier. Le mot *rech-* coupé par l'obus, il l'écrit tranquillement *recherchés* »²⁶.

Un bon témoignage est donc un récit précis qui n'occulte pas la moindre partie des informations qu'il est en mesure de livrer. Au risque d'être affaibli dans sa totalité. Norton Cru reproche ainsi à plusieurs auteurs d'avoir pris un luxe de précautions inutiles avec la censure en ne dévoilant pas les lieux dans lesquels se déroulent les actions qu'ils rapportent. L'auteur de *Témoins* est un réaliste : les mots doivent s'accorder aux choses et ne point tricher avec elles. Il n'est point d'autres conceptions du langage qui valent comme vecteur de vérité.

Ces quelques critères permettent de reconstituer une échelle d'appréciation à laquelle étalonner tous les témoignages. Malgré quelques hésitations, les choix de Norton Cru se veulent définitifs : « Une fois qu'il a décidé qu'un témoignage était le bon, il le sacralise ; s'il a décidé qu'il n'était pas bon, il le renvoie dans le néant »²⁷. La méthode de travail qu'il suit et qui, si on l'en croit, le pousse à lire et à relire plusieurs fois les mêmes textes comme pour mieux se les approprier (il affirme avoir lu *Ma pièce* de Lintier six fois et *Sous Verdun* de Genevoix, dix fois²⁸), contribue à garantir une telle rigueur. Elle le conduit aussi à élever un système de valeurs qui autorise un jeu de références internes. Le comparatisme est sa méthode. Les témoins sont appréciés les uns par rapport aux autres, certains portés à l'état d'une quasi-perfection, d'autres enfouis sous les couches de son indignation. Ainsi s'oppose le « génie » de Genevoix à la « malhonnêteté » de Barbusse. Le premier a su conjuguer les qualités d'observation avec celles d'une narration tout à la fois exacte et de grande qualité littéraire :

« Quelles sont donc ces qualités de narrateur que je n'ai pas craint d'appeler le génie de Genevoix ? Il a su raconter sa campagne de huit mois avec la plus scrupuleuse exactitude, en s'interdisant tout enjolivement dû à l'imagination, mais cependant en ressuscitant la vie des événements et des personnes, des âmes et des opinions, des gestes et des attitudes, des paroles et des conversations. Son récit est l'image fidèle d'une vie qui fut vécue, comme un bon roman est l'image d'une vie fictive mais vraisemblable. Aucun récit de guerre ne ressemble plus à un

26. J.-N. CRU, *Témoins...*, op. cit., p. 125.

27. Jean-Jacques BECKER, « Récits de la guerre de 1914 », *L'Histoire*, n° 172, décembre 1993, p. 74.

28. J.-N. CRU, *Témoins...*, op. cit., p. 6.

roman, si bien que certains critiques se sont demandé dans quelle mesure l'imagination avait aidé à romancer la réalité. Il n'en est rien ; si ces critiques avaient vécu la vie du front, ils l'auraient reconnue chez Genevoix, sans transposition ; s'ils avaient su appliquer au texte l'appareil critique de vérification dont je me sers et qui appliqué à d'autres œuvres n'en a laissé que des ruines, ils auraient vu que Genevoix sort de l'épreuve réhabilité de tout soupçon. Ces dialogues si nombreux, qui ne peuvent pas avoir été notés en sténographie et que l'on pourrait déclarer fictifs, sont en réalité une de ces réussites merveilleuses qui font penser au génie. Comparez-les aux dialogues des romans de guerre, évidemment artificiels, comparez-les aux quelques dialogues des souvenirs et vous trouverez ceux de Genevoix savoureux dans leur simplicité, exempts d'effort et d'esprit littéraires, adaptés aux personnages, poilus, civils ou officiers. Genevoix est doué d'une mémoire auditive qui lui a permis de retrouver les mots typiques de chaque individu, son accent, sa manière de discuter, tout son tempérament enfin qui se faisait jour dans ses paroles. Aucun écrivain de l'avant ou de l'arrière n'a su faire parler les poilus avec un réalisme d'aussi bon aloi, un réalisme qui ne les idéalise pas plus qu'il ne les avilit. *Verba volant...* et l'on pourrait croire que les paroles vraies des poilus sont perdues à jamais faute de phonographes placés dans une niche du parapet. Mais au 106^e leurs paroles impressionnèrent l'esprit spécialement doué d'un lieutenant qui sait les reproduire à temps, non pas dans leur mot à mot, mais dans la vérité essentielle de leur vocabulaire, de leur accent, de leur esprit. Nous autres combattants, nous avons une mémoire auditive qui ne nous permet pas de ressusciter les conversations comme Genevoix, mais qui nous rend capables de constater qu'elles *sonnent vrai*²⁹.

À l'inverse, Henri Barbusse, dans ses trois œuvres où la guerre est présente, *Le feu*, *Clarté* et *Les enchaînements*, a manifesté une rouerie de littérateur, avide d'effets et peu soucieux de vérité. Car, selon Norton Cru, il n'est qu'une seule route vers celle-ci, qui ne peut en aucun cas être atteinte par les voies détournées d'un récit qui n'en rendrait pas compte sans médiation. Des récits de Barbusse émane le sentiment d'être dupé par des moyens artificiels dépourvus de toute espèce de sincérité³⁰. Truqueur, Barbusse n'avait retenu de la guerre que l'horreur la plus apparente alors même que Norton Cru ne cesse de soutenir que les blessures les plus épouvantables résultèrent de l'épreuve psychique : « Barbusse, plus que personne, a usé et abusé de l'horreur anatomique. Il a mis à la mode cette façon de peindre la guerre, trop peu psychologue et trop peu renseigné sur le poilu pour comprendre que l'enfer des soldats est avant tout un enfer des idées : l'appréhension de l'attaque, le calcul des probabilités de mort, l'angoisse morale [...] »³¹. Son irritation est d'autant plus grande que depuis 1917, un article de foi, assez largement répandu, faisait du *Feu* le témoignage le plus puissant et le plus original sur la guerre. Le triomphe de librairie l'avait imposé au détriment d'œuvres demeurées obscures et qui, selon Norton Cru, dévoilaient davantage ce qu'avait été l'expérience de la guerre.

29. *Ibid.*, p. 145-146.

30. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher la lecture faite par Jean-Norton Cru de celle d'Edmond Rostand. L'ordre des valeurs y est inversé comme le révèle une lettre non datée que celui-ci adresse à Barbusse : « J'admire le Feu parce que c'est un poème. Un grand poème tumultueux et admirablement ordonné. Il y a là ce que j'aime le plus au monde : le détail innombrable, et qui ne papillote pas. La minutie n'est possible qu'avec le souffle et le mouvement épique. Visionnaire et inspiré – vous êtes les deux. » copie d'une lettre d'Edmond Rostand à Henri Barbusse, Bibliothèque Nationale, Département des manuscrits, NAF 16535, fonds « Lettres adressées à Henri Barbusse », f.381.

31. J.-N. CRU, *Témoins...*, op. cit., p. 161.

Jean-Norton Cru n'est pas le seul à élaborer alors des règles devant présider au bon témoignage par l'examen des innombrables récits de guerre. Son originalité est à nuancer par rapport à d'autres critiques qui tentent d'exercer, alors même que la guerre n'est pas encore achevée, une vigilance nécessaire à l'histoire de demain. Il est peu douteux néanmoins que Norton Cru soit le plus rigide. D'accord avec quelques règles communes, il les applique avec un rigorisme qui le conduit souvent à rejeter des témoins que d'autres ont valorisés. La comparaison entre ses appréciations et celles qu'avancent les recenseurs de la *Revue historique* ou celles du bibliographe Jean Vic, met au jour la méfiance quasi-obsessionnelle de Norton Cru. Vic, qui mêle dans sa bibliographie des ouvrages et des textes de genres extrêmement divers, se présente comme beaucoup moins assuré de la pertinence de ses choix que Norton Cru. Il est vrai que son « Manuel » précède le gros livre de celui-ci d'une dizaine d'années et qu'il ne disposait pas encore de la masse documentaire que Norton Cru put traiter et qui lui permit d'établir son vaste système comparatiste : « Cet ouvrage étant essentiellement objectif, on s'est efforcé de n'y exprimer, en aucune de ses parties, des opinions personnelles. – Il renferme certainement des erreurs : l'auteur s'en excuse comme il le doit, et acceptera avec reconnaissance les rectifications que l'on voudra lui transmettre »³².

Dans l'univers de l'histoire professionnalisée, que Jean-Norton Cru est bien loin d'ignorer sans toutefois y participer, la *Revue historique*, à l'encontre de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* et de la *Revue de Synthèse*, n'interrompt point ses livraisons durant la guerre. Dans son numéro d'avril 1915, une rubrique « Histoire de la guerre » fut ouverte et accueillit de très nombreuses recensions de témoignages. Elle disparut progressivement au cours de l'année 1921. Le « bon témoin » y présente des qualités proches de celles que retient Norton Cru : la sobriété et la méfiance pour les abus d'effets littéraires, une esthétique de la mesure (« on y admire une langue saine et châtiée, qui ne dédaigne pas le trait, qui sait être forte sans aucune déclamation »³³), la minutie de l'information (« Il est dommage seulement que les noms de lieux aient été presque partout supprimés ; il ne nous est pas possible le plus souvent de deviner quel fut le théâtre de ces exploits »³⁴), l'expérience directe de la guerre (« Le récit est alerte ; il fait souvent frémir. Ce sont des impressions vécues, document précieux pour l'historien futur de cette guerre »³⁵.) Il n'en demeure pas moins que la mise en œuvre de cette grille sur des cas concrets n'aboutit pas toujours aux mêmes résultats.

32. Jean VIC, *La littérature de guerre. Manuel méthodique et critique des publications de langue française août 1914-novembre 1918*, Paris, Les Presses françaises, 1923, vol. 1, p. XIX.

33. *Revue historique*, novembre-décembre 1915, p. 175.

34. Recension de 1914-1915. *La vie de guerre contée par les soldats*. Lettres recueillies et publiées par Charles Foley, Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915 : *ibid.*, p. 173.

35. Recension de *La victoire en Lorraine. Carnet d'un officier de dragons*. Premier fascicule d'une nouvelle collection intitulée « La Guerre, les récits des témoins », Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915 : *Ibid.*, p. 174.

Ainsi, alors que Norton Cru porte une piètre estime à l'œuvre de Charles Le Goffic, la *Revue historique* le place au niveau de ses grandes références positives : « Admirable récit, abondant en détails précis et puisés aux sources les plus vives, des rudes journées où la brigade des fusiliers marins combattit d'abord pour protéger la retraite de l'armée belge [...] »³⁶. Il en va de même pour le témoignage d'Henry d'Estre qui prétend avoir reconnu le cadavre du lieutenant Péguy, ce qui est accepté par la *Revue* mais laisse fort sceptique Norton Cru (« Je veux bien le croire, mais il faut avouer que c'est un hasard providentiel »)³⁷. Cette discordance résulte d'une expérience de la guerre radicalement différente qui donne à Norton Cru un sentiment de supériorité, l'imposant comme un ancien combattant ayant eu une connaissance longue et directe du combat, à même donc d'apprécier en expert techniquement habilité la relation des faits de guerre. Ni Charles Bémont, ni Christian Pfister, les deux directeurs de la revue et principaux rédacteurs des comptes rendus d'ouvrages, ne pouvaient arguer de la même expérience du front. Leur vigilance est moindre et ils se montrent plus sensibles aux qualités « littéraires » des textes (« Une série de petits chapitres d'une belle tenue littéraire »³⁸), intégrant dans l'horizon de leur critique les poèmes de guerre de François-Louis Bertrand : « C'est un volume de vers dont il faut louer le charme, le rythme musical, les strophes à la coupe variée. Mais nous devons surtout le considérer comme un document d'histoire. Il a pour auteur un combattant, blessé deux fois, un officier qui a vu nos soldats et la bataille de près. Les vers ont été composés à Verdun, au fort de Douaumont, dans la forêt de Coucy, sur le front de Picardie ; ils nous apportent, en une belle forme, des impressions vécues ; quelques-uns d'entre eux seront cités par les futurs historiens de la grande guerre »³⁹. Ils n'en jugent pas moins les textes en fonction de leur qualité strictement documentaire et luttent aussi contre les clichés et les légendes que dissipent parfois certains récits.

Les différentes expériences de la guerre n'épuisent pas l'explication des divergences entre les historiens de la *Revue historique* et Norton Cru. On a déjà signalé le réalisme de ce dernier. S'il n'ignore pas ce que les légendes peuvent révéler de la psychologie du soldat, il se fixe d'abord pour tâche d'en dénoncer l'imposture. Le récit du Lieutenant Péricard, qui fit de « Debout les morts ! » la manifestation même de l'existence d'une communauté des soldats par-delà la mort, est jugé avec la plus grande sévérité par Norton Cru. Il s'en prend à son invraisemblance et, plus encore, s'irrite de la multiplicité des ver-

36. *Revue historique*, avril 1915, p. 193.

37. Il s'agit de l'ouvrage de Henry d'Estre, *D'Oran à Arras ; impressions de guerre d'un officier d'Afrique*, Paris, Plon-Nourrit, 1916 ; recension dans *Revue historique*, mai-juin 1916, p. 152-153. Cf. J.-N. CRU, *Témoins...*, *op. cit.*, p. 136-138.

38. Recension de Henri Libermann, *Face aux Bulgares. La campagne française en Macédoine serbe*, Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1917 : *Revue historique*, novembre-décembre 1917, p. 363.

39. Recension de François-Louis Bertrand, *Une voix dans la mêlée. Poèmes de guerre*, Paris, Didier, 1918 : *Revue historique*, janvier-février 1919, p. 159.

sions concernant un événement devenu mythique, né de la cervelle fantasque d'un combattant mythomane : des soldats morts auraient sauvé Péricard d'une mort certaine. La *Revue historique* réagit différemment, plus froidement, plus analytiquement, avec plus de distance, serait-on tenté d'écrire, que ne pouvait le faire non pas seulement un ancien combattant mais aussi un historien amateur : « Ce qui nous intéresse, plus que le détail du fait, c'est l'état d'âme d'où le cri a jailli. M. Péricard nous en donne une analyse qu'on ne saurait souhaiter plus complète ; c'est un véritable document dont s'enrichit la psychologie du combattant »⁴⁰. Ce décalage de ton dégage deux statuts. Norton Cru agit bien comme témoin, émotionnellement impliqué dans un compte rendu de fait, quand le recenseur agit comme historien, appuyé sur sa raison et sur un système d'intuitions froides.

Il y a en revanche des sélections communes. Paul Lintier avec *Ma pièce*⁴¹, ou Genevoix font l'unanimité. On sait que ce sont là les deux ouvrages fondamentaux à l'intérieur du système de valeurs développé par Norton Cru. La préface que Lavissee a fournie à l'ouvrage de Genevoix contribua peut-être à l'intégrer aussi dans le patrimoine des récits de guerre utiles à l'historien. L'académicien, très convoité, ne préfaça que deux livres de guerre : celui de Genevoix et celui de Charles Delvert⁴². Il convient en effet de souligner que ce sont d'abord des écrivains, à commencer par Barrès, auxquels on faisait appel pour préfacier les récits de témoignage. Leur notoriété était susceptible d'attirer davantage les lecteurs. Dans sa préface à Genevoix, Lavissee célébrait des qualités qui composaient le répertoire d'appréciations positives des recenseurs de la *Revue historique* : « Voilà du vrai, du réel, et cette vérité, cette réalité, au lieu de me déprimer, me fortifient. Je vois le soldat comme il est, et sûr de le bien connaître, je l'aime et je l'admire en pleine sécurité ! »⁴³. Cet ouvrage fut sans doute l'un des plus loués par la *Revue historique* sur la base d'un argumentaire proche de celui que développa Norton Cru quelques années plus tard :

« Le livre se compose des notes prises hâtivement, au jour le jour, sous l'impression directe des événements ; il a surtout le mérite d'être un document d'une rare sincérité ; au lieu de nous présenter une image édulcorée de la guerre, où un héroïsme facile se manifeste à chaque instant, il nous montre la poignante réalité. Il sait rendre la pénible tâche du chef de section. Pas de lieux communs ni de phrases sur les grands sentiments, mais la description de ces menues besognes qui absorbent l'existence du soldat en campagne. [...] Il a su faire une œuvre d'art pittoresque, d'où se dégage la véritable physionomie du troupier français : gro-

40. Recension de Jacques Péricard, *Debout les morts ! Souvenirs et impressions d'un soldat de la grande guerre*. II. *Pâques rouges*, Paris, Payot, 1918 : *Revue historique*, septembre-octobre 1918, p. 149 ; cf. J.-N. CRU, *Témoins...*, *op. cit.*, p. 378-383.

41. *Revue historique*, mars-avril 1917 et J.-N. CRU, *Témoins...*, *op. cit.*, p. 179-186.

42. Charles DELVERT, *L'erreur du 16 avril 1917*, Paris, L. Fournier, 1920.

43. Ernest LAVISSEE, préface à Maurice GENEVOIX, *Sous Verdun, août-octobre 1914*, Paris, Hachette, « Mémoires et récits de guerre », 1916, p. XV.

44. *Revue historique*, septembre-octobre 1916, p. 361.

gnard, nerveux, impressionnable, capable de panique, mais aussi goguenard, patient, docile, brave à l'excès et prêt à tous les sacrifices pour qui sait lui inspirer confiance»⁴⁴.

Administrer la preuve

Souligner la qualité d'un témoignage ou en dénigrer la valeur passe toujours par une pratique de l'administration de la preuve qui fait appel à divers argumentaires. C'est encore une fois chez Norton Cru que l'on peut mettre en évidence le système le plus achevé et le plus rigoureux. Il est possible de distinguer chez lui plusieurs niveaux dans lesquels des indices extrêmement variés concourent à la validation d'un témoignage ou à sa répudiation. Les uns relèvent d'une critique interne du texte susceptible de mettre au jour des incohérences ou des impossibilités. Les autres s'apparentent à une critique externe, beaucoup moins probante, mais dont la force morale et littéraire est loin d'être négligeable, en raison même de la circularité qu'elle établit et de la référence à l'expérience de la guerre qu'elle signale comme épreuve suprême.

Parmi les premiers, on relève, à plusieurs reprises, une analyse des termes employés. Celle-ci révèle parfois des anachronismes qui fragilisent, selon Norton Cru, le témoignage dans sa totalité. Les mots sont des traces indélébiles qui valent les empreintes laissées par le criminel. Ainsi en va-t-il, par exemple, de l'utilisation des mots *poilu* et *Alboche*, auxquels les auteurs ont souvent recours dans leur récit de façon erronée. Ces deux mots étaient déjà en usage avant guerre, le second étant synonyme de *type*, *individu* ou *pékin*. Le mot *Alboche* était le seul en circulation en août 1914 et ne fut remplacé par son abréviation (*Boche*) qu'entre septembre et décembre 1914⁴⁵. Telle est la thèse, d'ailleurs avérée, de Norton Cru : « Ceux qui dans le récit des combats d'août font usage du mot Boche commettent donc un anachronisme et donnent la preuve qu'ils rédigent leur récit sans notes, avec un vocabulaire a posteriori. Ce qui le confirme c'est que tous les récits du début, faits d'après un carnet bien tenu, emploient exclusivement le mot Alboche pendant les premiers mois⁴⁶. » Norton Cru y revient pour la critique de l'ouvrage d'Arnauld Doria, en y adjoignant un autre mot, employé de façon anachronique : « Le mot « boche », inconnu en août 1914, se trouve aux pages 75, 77, 163, 164, 215, 220. Le mot « pinard » à la page 160 est aussi un anachronisme révélateur⁴⁷. Il

45. Cf. Sonia BRANCA-ROSOFF, « Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats », *Mots. Les langages du politique*, 24, septembre 1990, p. 21-35.

46. J.-N. CRU, *Témoins...*, op. cit., p. 569.

47. Recension de Arnauld Doria, *Croquis de guerre et d'invasions*, Paris, Plon, 1919 : *ibid.*, p. 134. Il est à noter que le langage de la guerre fut l'objet d'enquêtes philologiques qui débouchèrent sur la publication de dictionnaires plus ou moins rigoureux. Cf. Albert DAUZAT, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, Colin, 1918; François DECHELETTE, *L'Argot des poilus, dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la grande guerre de 1914; argots spéciaux des aviateurs, aéroliers, automobilistes, etc.*, Paris, Jouve, 1918; Gaston ESNAULT, *Le Poilu tel qu'il se parle*, Paris, éditions Bossard, 1919.

discrédite ainsi violemment Barbusse et ses « fausses horreurs » à partir de la dénonciation d'un vocabulaire qu'il juge artificiel, fait d'expressions selon lui invraisemblables. Barbusse fait ainsi dire comme ordre « Marche ! » :

« On dit parfois *En avant!* tout court, jamais *Marche!* tout court [...]. Mais il est d'autres traits qui appartiennent en propre à Barbusse. L'un des plus connus est l'argot ordurier du *Feu*. J'ai eu la curiosité d'y collectionner toutes les variations sur *peau de... face de... tête de...* Cet exercice convainc vite le lecteur de l'artificiel qu'a un tel étalage. Barbusse a visiblement noté sur un carnet toutes ces diverses formes qu'un farceur lui a fait prendre pour de l'argot en usage, puis il les a entassés dans son roman, attribuant à deux ou trois soldats les gros mots cueillis sur les lèvres d'un très grand nombre d'individus. En réalité on parlait peu l'argot au front, les patois y tinrent une place plus grande. En général on parlait simplement français, un français mêlé d'un peu d'argot de caserne, d'argot colonial, adaptés et un peu augmentés pour les besoins de la guerre. Seul le *Parigot-gros-bec* pratiquait un argot plus riche, encore le faisait-il un peu exprès, pour jouer son rôle, et amuser la galerie des provinciaux »⁴⁸.

Un autre procédé de validation est fondé sur le comparatisme. Norton Cru y a recours pour fonder la fiabilité du journal de Galtier-Boissière, le « meilleur récit d'infanterie de la bataille des frontières ». Il le rapporte au carnet d'un sous-officier allemand présent dans le même secteur au même moment :

« Le journal de Galtier-Boissière offre un des meilleurs exemples d'un sûr moyen de contrôle à l'usage des historiens qui voudront vérifier les récits de combattants. « Vers minuit, je m'éveille. *Il pleut à verse*. Le creux où nous reposons est plein d'eau... Les rafales de pluie cinglent de biais : nous sommes transpercés. Ma capote, toute raide, est saturée d'eau ; la pluie me coule dans le cou, le long du dos ; mon pantalon trempé me colle aux cuisses ; mes godillots sont plein d'eau... Il pleut, il pleut toujours : *quelle misère!*... C'est une douche froide. Je grelotte, *mes dents claquent*... « Tu parles d'un bain ! » me souffle un homme... il ajoute : « Qu'est ce qu'ils prennent les Boches ! (p. 179-180) ». Il ne croyait pas si bien dire. En face d'eux, le sous-officier allemand Erich H. dont le carnet a été traduit, publié chez Berger-Levrault, notait dans cette même nuit du 9 au 10 septembre : « Bientôt nous n'eûmes plus un fil sec. *La pluie était glacée; on claquait des dents* et l'on pensait en frissonnant à la journée qui approchait. On se trouvait si *misérable*. On pensait au pays et aux manœuvres pendant lesquelles on entrevoyait au moins la possibilité de changer de vêtements (Carnet d'un soldat allemand, édité par Frank Puaux, p. 59-60). Notons les termes presque identiques qui dépeignent non seulement la pluie en rafales, mais les sensations physiques et la misère morale »⁴⁹.

Mais le critère de vérité le plus utilisé par Norton Cru est celui qui renvoie à sa propre expérience de la guerre. C'est à cette aune qu'il tente aussi d'établir une *unité de témoignage*, réduisant à néant la diversité des expériences individuelles. La grille de qualité qu'il établit et qui fonde son système de mesure conjugue donc ses lectures et leur hiérarchie avec sa propre mémoire. À ceux qui lui opposent la fragilité de celle-ci au nom des acquis d'une psychologie mettant au jour sa sélectivité, il répond par la spécificité de l'événement. À la différence de l'incident dont on a été le témoin, la guerre par sa durée a imposé

48. J.-N. CRU, *Témoins...*, op. cit., p. 559 et 564.

49. *Ibid.*, p. 141.

une uniformité qui rapporte les accidents à peu de choses : « La durée en fut suffisante pour permettre au témoin d'adapter ses sens et son intelligence, de corriger les erreurs de la veille par l'expérience plus claire du lendemain. Au lieu de phases rapides, toutes dissemblables, il y eut la répétition monotone et presque identique des journées mouvementées et des journées *rien à signaler*, la récurrence des mêmes angoisses sous le bombardement, des mêmes angoisses avant l'attaque, des mêmes périodes de repos et d'apaisement où veille, sous l'insouciance joyeuse, la même sourde angoisse devant la mort imprécise en des lendemains toujours menaçants. » L'expérience de la guerre ne se présente donc pas comme un chaos d'expériences singulières mais comme un tout « où tout s'harmonise », au-delà de la diversité apparente des témoignages. Il gît chez Norton Cru l'idée forte d'une vérité de la guerre sans laquelle son utopie s'effondrerait⁵⁰.

La conception intégriste de la vérité historique chez Norton Cru le pousse à une position extrême. Chaque guerre, comme chaque événement dont l'historien n'a pas une connaissance directe, soulève la question de ce qui fait preuve. Qui peut parler de l'événement advenu ? Les témoins disparus, la réponse devient simple, mais Norton Cru élabore son œuvre quand les témoins nombreux sont encore susceptibles d'intervenir et de contester les dires de l'historien qui ne dispose que d'une connaissance indirecte des événements. Norton Cru défend pour lui-même une posture éminente. Son livre des livres est rendu possible par son double statut d'historien (même s'il n'est pas reconnu comme tel par une communauté professionnelle) et de témoin. L'instance dernière qui lui permet de trancher de la qualité des témoignages n'est autre que lui-même. Jean-Norton Cru institue ainsi la preuve par le moi. En un retournement paradoxal, la subjectivité devient la garante même de l'objectivité :

« [...] on dira peut-être que pour n'être pas assez objectif mon travail n'a pas de valeur scientifique. Mais le lecteur attentif ne songera pas à me faire un procès en équivoquant sur les mots. Je ne suis subjectif que dans la mesure où, témoin moi-même, je juge des témoignages. Qui donc serait mieux à même de faire un premier triage des récits de combattants qu'un de leurs frères d'armes pourvu qu'il soit probe et patient dans ses recherches ? Comment un non-combattant de nos jours ou de l'avenir pourrait-il faire certaines critiques que l'on trouvera ici et qui seules peuvent établir que certains témoignages sont douteux ? Les petits faits significatifs de la tranchée constituent un domaine fermé, connu de ceux-là seuls qui vécurent la vie du poilu. Au tribunal et ailleurs on ne peut être juge et partie. Mais si l'on n'excepte pas notre sujet de cette règle, il faut renoncer à toute étude sérieuse des témoignages personnels de combattants et se résigner à ignorer la guerre telle qu'elle fut pour ceux qui en étaient les témoins-acteurs, c'est-à-dire la guerre en ce qu'elle a de plus intime, de plus concret, de plus humain, de plus essentiellement observable. Dans mon souci d'exactitude et de précision, entraîné d'ailleurs par la rigueur de ma méthode, j'ai été amené à juger des contemporains et des tués de la guerre comme il est d'usage de juger les auteurs

50. J.-N. CRU, « Le témoin de guerre », art. cit., p. 21.

51. *Id.*, *Témoins...*, op. cit., p. VII-VIII.

morts depuis longtemps, comme M. Bédier juge Chateaubriand. On pourra trouver cela brutal, parfois cruel. Je m'en excuse très humblement auprès de ceux que j'aurai pu blesser, mais en vérité je n'avais pas le choix. Il me fallait procéder ainsi, sans souci des personnes, n'ayant pas le choix. Il me fallait procéder ainsi, sans souci des personnes, n'ayant en vue que des textes, ou alors renoncer à faire œuvre sérieuse et utile»⁵¹.

Il est désormais clair que la guerre ne peut se comprendre, ni surtout son expérience être rapportée, sur la seule base d'une connaissance livresque. Expérience qui éprouve l'âme par atteinte à l'intégrité du corps : nul ne peut se l'approprier par le seul effort intellectuel. La question se posait dès lors des conditions de possibilité d'une histoire de la guerre coupée de ses premiers témoins : «Je ne prétends pas par cela que les bibliographes de l'avenir seront désarmés car ils auront des modèles dans les bibliographies critiques que notre génération laissera [...] ; ils auront en outre bien des avantages que nous n'avons pas, dont le plus banal est la vision plus nette, plus objective, qu'on attribue au recul. Mais cet avantage ne saurait compenser leur inaptitude à critiquer certaines erreurs de témoins que seul un autre témoin peut discerner»⁵².

Ainsi les arguments d'autorité se multiplient-ils au fil des analyses. Le rejet est souvent fondé sur le caractère improbable ou impossible du vécu rapporté au regard d'une expérience irrécusable, toujours présente, même si elle n'est pas explicitement évoquée à chaque instant : «Pour celui qui a fait la guerre, il est impossible que Christian-Frogé présente ici son carnet de campagne»⁵³. D'où l'urgence de l'œuvre de classification à laquelle s'emploie Norton Cru sous l'empire d'une conscience historique proprement étourdissante («Dans un sujet aussi neuf où l'on ne doit presque rien à autrui parce que l'on n'a à peu près pas de prédécesseurs, Schinz est le seul auteur que je puisse considérer comme un prédécesseur et je lui dois à lui seul ce que je peux devoir comme choix du sujet, manière de le traiter, méthode de critique, etc. [...]»⁵⁴). D'où aussi son empressement à dissiper, au plus vite, «quelques idées fausses sur la guerre» : dans la vaste introduction dont il fait précéder ses recensions, Norton Cru s'attache à démonter les fragments d'un discours militariste. Il s'engage ainsi dans une œuvre de révision historique qui relativise l'usage de la baïonnette agrémentant tant les représentations héroïques du poilu de 14 ou qui dénie l'existence des «monceaux de cadavres» et des «flots de sang» («un des meilleurs criteriums du faux témoignage»⁵⁵) sur la base d'une logique comptable qui eut peut-être quelques échos dans les extravagants calculs de Paul Rassinier voire, plus loin, dans la partie analytique du livre, la haine elle-même, un «sentiment que je déclare n'avoir jamais rencontré chez un poilu à

52. *Ibid.*, p. 26.

53. Recension de Christian-Frogé, *Morhange et les marsouins en Lorraine*, Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1916 : *ibid.*, p. 111.

54. *Ibid.*, p. 77, note 3.

55. *Ibid.*, p. 29.

56. *Ibid.*, p. 383.

l'égard de l'ennemi»⁵⁶. Cette singulière euphémisation des hostilités est d'ailleurs toute relative chez Norton Cru, même s'il croit nécessaire de se justifier en se lançant dans une profession de foi au cours de laquelle il confesse son horreur de la guerre. Norton Cru sait évoquer les atrocités mais avec une réserve dont il faisait l'une des principales qualités du bon témoignage.

Cette façon d'administrer la preuve ne pouvait naturellement pas convenir aux historiens qui n'avaient pas partagé l'expérience de la guerre au même titre que Norton Cru. Ainsi l'humilité est plus grande dans les comptes rendus de témoignage publiés par la *Revue historique*. La preuve vient de l'extérieur. Elle s'appuie sur des certitudes puisées chez des témoins jugés fiables («des informations personnelles qui nous ont été communiquées nous permettent d'affirmer la parfaite exactitude des faits»⁵⁷.) L'assertion du vrai y perd sans doute de la force.

Classer et définir

Souhaitant préparer le travail des historiens de l'avenir et orienter correctement leurs recherches, les premiers historiens de la guerre, toutes catégories confondues, se consacrèrent tout d'abord à une œuvre de classement par genre et par niveau de fiabilité. C'est de nouveau chez Norton Cru que cette entreprise est la plus explicite. Comme pour mieux se prémunir contre des excès dans lesquels il s'abîme parfois, Norton Cru, par mesure de précaution, dénonce les dérives possibles : «Dans tout sujet qui n'est pas une science la classification poussée à ses dernières limites engendre plus de confusion et d'illogisme qu'elle ne procure d'avantages»⁵⁸.

L'importante introduction dont il dota son ouvrage présente ainsi les cinq catégories qui présidèrent au regroupement des textes qu'il avait rassemblés depuis la guerre. Chaque genre est apprécié en fonction de ses qualités d'authenticité. Au sommet de la hiérarchie se placent le «journal» (journal de campagne, carnet de route, notes, etc), matériau hétéroclite qui est formé des «documents les plus intéressants, les plus caractéristiques, les plus utiles.» Organisés par les dates, les journaux constituent une source falsifiable, qu'il est aisé de vérifier par recoupements même si la garantie n'est pas absolue : «Les dates sont un rappel à la probité : si elles n'ont pas opposé un obstacle à tous les récits mensongers, elles ont donné à l'ensemble des journaux une honnêteté moyenne qui dépasse de beaucoup celle des souvenirs et des romans.» À l'inverse, les «souvenirs», qui forment pourtant «la classe qui comprend le plus grand nombre d'auteurs», sont beaucoup plus douteux. Ils sont soumis à toutes les distorsions produites par la fuite du temps. S'appuyer sur eux pour fonder la vérité n'est point raisonnable. Le troisième genre, les

57. Recension de Louis Colin, *Les barbares à la trouée des Vosges*, Paris, Bloud et Gay, 1915 : *Revue historique*, décembre 1915, p. 412.

58. J.-N. CRU, *Témoins...*, *op. cit.*, p. 265.

« réflexions », est mal déterminé et peu à même de répondre à une enquête visant à rendre compte de l'expérience de la guerre. Les « lettres » en revanche ont des qualités propres qui les rapprochent du « journal » et constituent un gisement archivistique considérable et toujours susceptible d'être enrichi dans les années à venir :

« Elles donnent la certitude que la version des faits racontés, l'expression des sentiments, sont bien celles de la date de la lettre sans qu'aucune révision postérieure aux événements soit venue modifier le récit ou la pensée. L'impression immédiate, de premier jet, spontanée, primesautière, voilà ce que les lettres donnent et ce dont seules elles peuvent nous offrir la certitude. Or, ce que nous prisons le plus dans les impressions personnelles, c'est la vérité du moment. L'histoire peut attendre, elle gagne à attendre, à corriger, à réviser; tout au contraire les impressions de témoins ont tout à craindre du temps, du délai, avec leurs repentirs et leurs palinodies »⁵⁹.

Le roman, enfin, donne naissance à la cinquième et dernière catégorie, genre « hybride » et peu fiable, proche des souvenirs.

Reste que cette catégorisation, de l'aveu même de Norton Cru, présente les défauts de sa rigidité. Certaines œuvres entrent difficilement dans l'une des rubriques proposées quand d'autres pourraient figurer dans plusieurs. Norton Cru dut entreprendre une comptabilité pour ne pas prêter le flanc à la moindre critique et renforcer la rigueur apparente de son système de classification. Ainsi en vient-il à classer en fonction du pourcentage du texte relevant d'un genre plutôt que d'un autre. Ce rigorisme taxinomique lui semblait absolument nécessaire aux fins de combattre d'autres systèmes de classification en cours, notamment dans la presse, qui lui paraissaient extrêmement nuisibles.

Une telle frénésie classificatoire s'apprécie aussi dans les annexes de *Témoins*, composées de tableaux d'ensemble comparatifs et récapitulatifs. Le premier d'entre eux est le plus révélateur de la volonté normalisatrice de Norton Cru puisqu'il s'agit pour lui de construire une hiérarchie de valeur de vérité, « non pas vérité dogmatique, absolue ou transcendante, mais vérité tout humaine, vérité du témoin sincère qui dit ce qu'il a fait, vu et senti, vérité accessible à tout homme intelligent qui sait voir, réfléchir et sentir. C'est la vérité que l'historien, le psychologue, le sociologue, prisent dans un témoignage »⁶⁰. Sincérité et vérité se télescopent puisque la première, certifiée par l'intuition de l'observateur, est comme une garantie de l'accès à la seconde. Norton Cru établit ainsi six classes rassemblant ses 250 auteurs sur une échelle de sincérité-vérité par ordre de valeur croissante : « nulle » (7 %) « très faible » (21 %), « médiocre » (26 %), « assez bonne » (20 %), « bonne » (14 %), « excellente » (12 %). Cette classification initiale est raffinée en fonction des genres définis plus haut et « révèle » la supériorité des journaux sur tout autre type de témoignage. D'autres classements se font selon les professions, sur la base d'une taxinomie de métiers, des régiments et des divisions d'appartenance mais aussi en fonction des périodes de la guerre et des batailles évoquées par les récits, des dates de publi-

59. Pour toutes les citations précédentes : *ibid.*, p. 61.

60. *Ibid.*, p. 661.

cation des volumes, des maisons d'édition voire des préfaciers. Il s'agit bien, pour Jean-Norton Cru, d'intervenir de la façon la plus directe et la plus visible dans le travail des futurs historiens, de se projeter en quelque sorte dans l'histoire de l'histoire en fondant ce qui allait constituer une nouvelle historiographie, alors même qu'il œuvrait, solitaire, ignoré des historiens professionnels.

NAISSANCE D'UNE HISTORIOGRAPHIE

Que Jean Norton Cru n'ait pas été un historien de métier, selon les critères d'un temps marqué par la professionnalisation d'une pratique intellectuelle, n'ôte rien au rôle qu'il put remplir dans la naissance de l'historiographie de la Grande Guerre, encore moins dans la construction d'une conscience sociale de l'histoire du conflit, qui ne put manquer d'imprégner les historiens de profession. À la lecture des comptes rendus publiés au sein de la *Revue historique*, on constate d'ailleurs que les genres disposent de grandes porosités qui rendent toutes les circulations possibles. N'entretenant aucune relation avec le monde de l'histoire universitaire, Norton Cru a cependant beaucoup consulté la *Revue historique*, avec laquelle il dialogue et à laquelle il sait d'ailleurs rendre hommage : « Cette revue a compris très tôt l'importance documentaire des récits de combattants ; aussi, malgré les difficultés du choix à cette date, s'est-elle efforcée de donner des comptes rendus d'un grand nombre d'entre eux dans les mois qui suivaient leur publication »⁶¹. Il fait aussi référence à la *Revue critique* ou au *Mercure de France* où des « historiens » rendent compte, en nombre, des récits de la guerre de 14. À l'inverse, la revue recense des ouvrages qui ne relèvent pas de l'histoire universitaire ou intervient sur des sources (les témoignages des combattants) qui ne font pas partie du patrimoine habituel des historiens professionnels. Plus encore que l'affaire Dreyfus⁶², qui avait drainé toute une production d'ouvrages qui en élaboraient presque immédiatement l'histoire, la Première Guerre mondiale donna ainsi le jour à une historiographie qui contribua à inscrire définitivement l'histoire contemporaine dans la pratique normale des historiens.

Les supports de la production

On a vu que Norton Cru ne fut ni le premier ni surtout le seul auteur à se lancer dans le travail titanesque de collection des productions imprimées dont la guerre avait accouché. S'il se présente comme l'unique entrepreneur d'une telle tâche, c'est en raison de l'insatisfaction produite par l'œuvre de ses devanciers. À ses yeux, seul Albert Schinz⁶³, un professeur qui enseignait à Smith

61. *Ibid.*, p. 67.

62. Cf. Madeleine REBÉRIOUX, « Histoire, historiens et dreyfusisme », *Revue historique*, n° 518, avril-juin 1976, p. 407-432.

63. Albert SHINZ, *French Literature of the Great War*, New York, Appleton, 1920.

College dans le Massachusetts, avait approché l'idéal de rigueur qu'il s'était fixé pour lui-même.

Il existait pourtant un nombre important d'outils de travail qui, de son propre aveu, servirent de base à son entreprise. L'Association des écrivains combattants avait édité une *Anthologie des écrivains morts à la guerre* composée par Edgar Malfère. En 1923, chez Berger-Levrault, Maurice d'Hartoy avait publié une bio-bibliographie des écrivains combattants français de 1914 à 1919 intitulée *La génération du feu*. L'ouvrage le plus imposant fut celui de Jean Vic, déjà évoqué, qui rassemblait plus de 10 000 titres⁶⁴. Le projet de Vic, plus ambitieux que celui de Norton Cru, visait à rendre compte de l'ensemble de la production éditoriale, tous genres confondus. Il n'en partage pas moins les mêmes principes de rédaction, notamment la précision de l'information qui se manifeste, par exemple, dans la volonté de restituer la date exacte de parution de l'ouvrage, au mois près quand la chose était possible, soit par la recherche des annonces publicitaires, soit par l'examen des listes du dépôt légal. Lorsque ces deux pistes s'avéraient vaines, Vic élargissait son enquête aux signatures des imprimeurs, aux comptes rendus publiés dans la presse ou encore, dernier recours, aux informations directement fournies par les auteurs ou les éditeurs.

La sélection des ouvrages répondait à un choix aussi subjectif que celui de Norton Cru, mais présenté avec moins de rigueur apparente : « L'objet du présent travail étant l'étude de la littérature de guerre considérée comme expression de l'opinion publique, il n'a été tenu compte que des publications représentatives, en une certaine mesure, de l'état d'esprit général, soit par leur caractère, soit par leur diffusion⁶⁵. » Nulle grille d'analyse ni même de théorie de la représentativité ou de la qualité du témoignage n'est présentée par Vic, qui semble assumer cet arbitraire. Il est d'ailleurs soutenu par son préfacier Gustave Lanson, qui se fait le défenseur d'une lecture rêveuse de la bibliographie au cours de laquelle l'imagination et la mémoire doivent se trouver sollicitées :

« Je sais des « bibliographes », sévères conservateurs des traditions et des méthodes de leur science, qui se plaindront que M. Jean Vic ait conçu son catalogue d'une façon un peu libertine. Il a relâché l'austérité technique de la bibliographie ; il en a vêtu la nudité. Il a donné autre chose que des titres. Il a osé dire parfois ce qu'il y avait dans les livres, nous privant du plaisir de deviner, de vagabonder, de nous égarer sur des pistes fausses, mais si divertissantes ! Il a même eu l'audace – les jeunes ne doutent de rien – de dire son avis sur les livres : *celui-ci est important, celui-là ne contient pas grand'chose ; cet autre est spirituel ; en voici un qui est solide, etc.* Le vieux spécialiste grogne : ce n'est pas un travail tout à fait objectif⁶⁶.

Celui-là même qui défendait la liberté de l'auteur, jusque dans une science aussi austère et contraignante que l'était la bibliographie, se faisait l'avocat de ceux qui rédigèrent des histoires de la guerre, alors même que le conflit n'était

64. J. VIC, *op. cit.*

65. *Ibid.*, p. XV.

66. Préface de Gustave Lanson 1^{er} mars 1918, *ibid.*, p. VIII.

pas encore achevé. L'universitaire et le savant encourageaient donc leurs collègues à accepter l'idée de savoirs périssables. C'était là sans doute rendre possible une science historique du contemporain qui restait encore si fragile aux yeux de nombreux historiens.

Jean Vic est le premier à s'être engagé dans une œuvre d'une telle ampleur. Il avait été toutefois précédé par quelques entreprises non négligeables qui lui fournirent une première base. Ainsi en est-il du catalogue publié par le Cercle de la Librairie en 1916⁶⁷ ou bien encore du Catalogue du fonds de la guerre établi par la Bibliothèque de Lyon en 1917 comme, en 1916, celui de la collection de l'industriel Henri Leblanc, ayant amassé toutes les traces du conflit susceptibles de fixer sa mémoire et d'en nourrir ultérieurement l'histoire. Il faut ajouter à ces inventaires plusieurs revues, parmi lesquelles celles déjà citées, mais aussi la revue *Polybiblion*, destinée aux bibliothécaires, inventoriant et rendant compte d'écrits publiés sur la guerre, du *Bulletin mensuel de la librairie française* et de la publication officielle, *Les livres de guerre*.

Il convient enfin de signaler tout un arsenal de collections ayant encadré la production éditoriale de guerre. Deux éditeurs l'emportent : Berger-Levrault, qui s'était spécialisé dans les textes militaires, et la maison catholique Bloud et Gay. Les deux publièrent quatre à cinq fascicules par mois, de 40 à 120 pages, intitulés, pour le premier, «Pages d'histoire», et, pour le second, «Pages actuelles». La première série est plutôt documentaire et accueille surtout des études de vulgarisation militaire et économique, des résumés chronologiques et des reproductions de documents officiels. La seconde, pour laquelle le Comité catholique de propagande française à l'étranger avait d'ailleurs son mot à dire, dispose davantage d'un caractère littéraire et rassemble des essais de morale ou de philosophie. Ces brochures, très nombreuses, donnent lieu à des recensions très régulières et paraissent occuper le centre de l'attention.

D'autres éditeurs ont pourtant spécialisé certaines de leurs collections. Chapelot avec la «Guerre européenne», Floury avec «La Grande Guerre», Alcan et ses brochures rouges, Colin et les «Études et documents sur la guerre», Berger-Levrault avec sa «Bibliothèque de la guerre», Georges Crès avec «Bellum», Bloud et Gay avec «Récits et témoins», Hachette et ses «Mémoires et récits de guerre»⁶⁸, le ministère des affaires étrangères, publiant lui-même des Documents diplomatiques, sous l'égide de l'Imprimerie nationale, etc, encadrent une production éditoriale tournée vers la guerre qui, en fournissant tout à la fois les premières études et les premiers témoignages,

67. *Publications sur la guerre, 1914-1915. Livres. Estampes. Albums illustrés. Revues. Journaux du front*, Paris, Cercle de la Librairie, 1916.

68. La collection est présentée en ces termes sur les ouvrages publiés dans son cadre : «La Collection des Mémoires et Récits de Guerre a pour but de présenter au public, sous une forme vivante et fidèle, tous les aspects de la Grande Guerre. Elle fera appel à tous ceux qui, ayant pris part aux événements les plus intéressants, seront capables de les raconter dans un bon langage, donnant l'impression de la vie. À côté des ouvrages historiques proprement dits, elle révélera la physionomie même si diverse en chacun de ses moments et sur les différents fronts de l'héroïque épopée actuelle.»

fonde toute une historiographie. À quoi s'ajoute d'ailleurs la multiplication des chronologies et des éphémérides visant à enregistrer le souvenir exact et la date précise des événements, si chers à Jean-Norton Cru et à quelques autres.

À la fin de l'année 1921, l'ancienne section historique de l'Armée, réorganisée et renforcée, devenue Service historique de l'état-major de l'Armée, décida de commencer la publication systématique des documents officiels se rapportant aux opérations de la guerre. Le travail de tri et de classement de près de 60 000 cartons, débuté en 1919, n'était alors pas encore achevé. De son côté, la Société d'histoire de la guerre publiait les *Archives de la grande guerre*, périodique qui portait le sous-titre de *Revue internationale de documentation contemporaine*. En 1923, ce périodique prit le titre de *Revue d'histoire de la guerre mondiale* et fut confié à deux historiens de métier : Camille Bloch et Pierre Renouvin. Cette prise en charge « scientifique », qui allait conduire à une spécialisation des historiens, se fit au moment même où la production historique relative au conflit connaissait un recul sensible. En mai 1922, dans la *Revue de Synthèse historique*, Pierre Caron, historien qui avait fondé avec Philippe Sagnac la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* en 1899, constatait que l'intérêt pour l'histoire de la guerre était en baisse depuis quelques mois : « Les éditeurs le savent bien ; « on ne veut plus, disent-ils, entendre parler de l'histoire de la guerre » ; ils exagèrent, mais il est certain que, dans ce domaine, la capacité d'absorption de la clientèle a sensiblement diminué⁶⁹. Dans le « Bulletin historique » que la *Revue historique* consacra à l'histoire de la guerre, Pierre Renouvin en faisait l'analyse suivante :

« Au cours des deux dernières années, les tendances générales de la « production » historique relative à la guerre de 1914-1918 se sont modifiées : les souvenirs et les impressions de combattants sont devenus rares ; les témoignages les plus importants concernent la politique générale des États, autant que la conduite de leurs armées ; les publications de documentation contemporaine épars dans les journaux, les documents parlementaires et les publications officielles, tandis que la fringale qu'avait provoquée l'apparition des premiers documents diplomatiques s'apaisait. C'est dans le domaine de l'histoire des opérations militaires ou navales qu'une élaboration systématique de ces matériaux et des documents d'archives s'est le plus souvent développée ; mais le travail critique y est plus rare, car ceux qui ont accès aux archives sont tenus à une certaine réserve et s'inspirent souvent plus de considérations didactiques qu'historiques⁷⁰.

L'histoire de la guerre était définitivement entrée dans son âge scientifique. Mais de quelle science s'agissait-il ?

Un retour à l'ordre ?

69. Pierre CARON, « Sur l'étude de l'histoire de la guerre », *Revue de synthèse historique*, août-décembre 1921, p. 5.

70. Pierre RENOUVIN, « Histoire de la guerre 1914-1918. », *Revue historique*, mai-juin 1925, p. 62.

71. Se reporter au livre controversé de Kenneth SILVER, *Vers le retour à l'ordre. L'avant-garde parisienne et la Première Guerre mondiale*, Paris, Flammarion, 1991.

On a pu parler de la Première Guerre mondiale comme d'un moment de « retour à l'ordre » dans le domaine esthétique⁷¹. Il s'agit, pour finir, d'examiner la valeur de cette thèse en ce qui concerne l'historiographie et de voir comment de nouveaux protocoles de recherches se mirent en place ou comment d'anciens furent réactivés. On sait que le début du siècle avait été marqué par des tentatives nouvelles du côté de l'histoire, qui tentaient d'accompagner le mouvement entraînant l'ensemble des sciences sociales vers une plus grande pratique de l'interdisciplinarité. Que des disciplines aient revendiqué pour elles-mêmes la place la plus éminente dans ce vaste dispositif ne change rien à ce constat : une circulation entre les disciplines s'imposait progressivement. Quelques historiens commencèrent à sortir des sentiers de l'histoire méthodique pour tenter d'intégrer les apports d'autres sciences sociales voire de la philosophie. Henri Berr eut l'ambition de fédérer ces entreprises dans sa *Revue de synthèse historique* créée en 1901, qui, comme d'autres, dut interrompre ses livraisons durant le conflit⁷².

Lorsque la revue reprit sa parution en 1920, avec son numéro daté d'août-septembre 1919, Henri Berr revint sur le conflit venant de s'achever pour apprécier la place qu'il devait avoir dans l'horizon des historiens de l'après-guerre :

« L'histoire vécue fournit à l'historien une matière immense et d'un prodigieux intérêt. Mais l'histoire vécue, et vécue de façon si intense, comporte-t-elle, parmi ses conséquences, une modification du travail historique ? Voilà le problème capital auquel l'historien ne saurait se soustraire.

Le travailleur qui, au début d'août 1914, a abandonné soudain son cabinet et ses livres, qui a interrompu un ouvrage, une thèse, au milieu d'un chapitre, et quelquefois – dans le trouble de ces journées critiques – au milieu d'une phrase, va-t-il reprendre tout uniment sa tâche et renouer le fil, sans hésitation ? Je n'entends pas seulement que le sujet choisi par lui jadis peut ne plus l'intéresser, ou que l'effort nécessaire pour rentrer en possession intellectuelle de matériaux anciens et se « remettre au courant » peut le rebuter. Je veux dire qu'il n'aura pas agi et souffert, qu'il n'aura pas été mêlé aux hommes, qu'il n'aura point participé à l'histoire la plus riche, la plus complexe et quelquefois, peut-être, la plus déconcertante pour lui, sans que des doutes sur l'utilité du travail historique, des scrupules au moins sur la meilleure façon de le concevoir, soient nés dans son esprit. Sans doute ceux-là mêmes que les questions théoriques laissent le plus indifférents ne sont-ils plus aussi disposés à suivre, dans la recherche ou dans l'enseignement, soit leur instinct, soit la routine. D'une façon générale, il semble que, pour beaucoup, une vie de l'esprit commence, presque neuve. La secousse a été si forte qu'elle a réveillé la faculté – très vite éteinte chez la plupart des hommes – de s'étonner et de chercher le pourquoi des choses⁷³.

Ce que Berr n'était parvenu que très partiellement à atteindre avant guerre, le conflit allait-il donc le permettre ? Autrement dit, grâce aux événements vécus, allait-on assister à une accélération des efforts de « synthèse », c'est-à-dire à un approfondissement de cette singulière entreprise visant à

72. Voir Agnès BIARD, Dominique BOUREL et Éric BRIAN dir., *Henri Berr et la culture du XX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1997.

73. Henri BERR, « Les études historiques et la guerre », *Revue de synthèse historique*, août-septembre 1919, p. 5-6.

conférer un sens général au travail historique sans toutefois sombrer dans les errements de la philosophie de l'histoire ? Ce que Berr considérait, au fond, comme une œuvre de modernisation de la discipline historique parviendrait-il à se poursuivre et à s'enrichir ? C'est l'espoir qu'il caresse en appelant d'emblée au lancement d'un travail empirique : ouvrir une enquête susceptible d'éclairer en quoi les événements passés pesaient désormais sur la production de l'histoire. C'était là répondre à la science allemande, en refusant à la fois l'érudition, qui avait tant intimidé les historiens français de l'avant-guerre, et les « spéculations hasardeuses » en donnant à l'histoire une application pratique. Car la guerre avait imposé à l'histoire la mission de devenir une science appliquée. En témoignait, remarquait Berr, l'orientation nouvelle prise par revues, livres et même chaires universitaires qui s'emparaient des « problèmes de l'actualité politique »⁷⁴. À qui lui aurait reproché les orientations intellectuelles de sa revue, Berr répondait nettement que la guerre avait infléchi le cours de son évolution :

« Que l'histoire ne doive pas être purement livresque, que l'érudition, incurieuse du présent, qui s'amuse à recueillir des matériaux quelconques, soit un péché contre la vie, en temps de crise – et même en tout temps : cette conviction s'est fortifiée, et on a le droit de s'en réjouir. En vérité, c'est une des fins de l'histoire, c'est une de ses raisons d'être originales, que de servir à des usages immédiats : l'histoire de l'histoire le démontrerait. Et pourtant, ç'a été la marque certaine de son progrès scientifique de se désintéresser d'une immédiate application, de se vouer à la vérité objective et de créer des méthodes pour la trouver »⁷⁵.

La pratique de l'histoire ne sortait donc pas indemne du conflit. Celui-ci, en ayant mis à flot des questions aussi fondamentales que la vie des individus et des peuples, le « sort même de la race humaine » comme la valeur des principes qui la dirigeaient, avait imposé de nouvelles exigences à l'historien. Récusant une nouvelle fois la « philosophie de l'histoire », beaucoup trop compromise avec la science allemande, Berr défendait avec force l'urgence d'une « synthèse historique » qui devait guider le travail des historiens.

On revint dans la revue sur la question de l'utilité de l'histoire. Berr, qui en défendait l'idée, n'était pas sans savoir que la nécessité qu'il y avait à doter l'histoire d'une fonction sociale ne devait pas conduire celle-ci à se soumettre à la politique des États, fût-elle aussi juste que celle de la France agressée. Il n'oubliait pas que la discipline à laquelle, depuis le début du siècle, il prétendait forger une identité intellectuelle qui aille au-delà de la simple chronique du passé, devait conserver une autonomie qui lui assurât un libre développement intellectuel. Voilà sans doute l'une des raisons pour lesquelles Berr ne

74. *Ibid.*, p. 11-12.

75. *Ibid.*, p. 13.

76. Lucien FEBVRE, « L'histoire dans le monde en ruines », *Revue de synthèse historique*, février 1920, p. 4-5. Sur la publication de ce texte voir L. FEBVRE, *Lettres à Henri Berr*, présentées par Jacqueline Pluet et Gilles Candar, Paris, Fayard, 1997, p. 64-68.

rechigna point à publier dans la livraison de la revue de février 1920 la première leçon que son jeune disciple Lucien Febvre avait prononcée dans la toute nouvelle Université de Strasbourg : « L'histoire qui sert, c'est une histoire serve. Professeurs de l'Université Française de Strasbourg, nous ne sommes point les missionnaires débottés d'un Évangile national officiel, si beau, si grand, si bien intentionné qu'il puisse paraître. [...] L'histoire est une science. Elle n'est pas une avocasserie »⁷⁶.

Il était bon sans doute d'élever cette position à la dignité d'un article de foi, car l'environnement historiographique de l'après-guerre n'était pas nécessairement propice à une telle sagesse épistémologique. Lucien Febvre était l'un des plus sévères face à l'état dans lequel sa discipline se trouvait au sortir de la guerre : « Parmi les revues historiques, les doyennes seules subsistent – et ce sont de gros corps sans âme et sans vie. Tout cela nous ramène toujours à la nécessité de relancer la Revue... »⁷⁷. De la guerre avaient surgi des questionnaires et des façons d'y répondre qui pouvaient orienter la pratique des historiens vers un retour aux règles de l'histoire méthodique. Au sein même de la *Revue de synthèse historique*, Pierre Caron défendait une histoire de la guerre repliée sur elle-même :

« Le travailleur qui aborde l'histoire de la guerre doit s'être prémuni contre un danger : celui de donner au sujet, dans le temps, une extension démesurée. On se laisserait assez facilement aller à comprendre dans l'histoire de la guerre celle des événements qui l'ont préparée et celle de ses conséquences : il faut résister à cette tentation. L'histoire de la guerre n'est pas celle de l'avant-guerre, et encore moins celle de l'après-guerre. On doit considérer que le traité de Versailles a clos la guerre de 1914-1918 comme les traités de Vienne avaient clos les guerres de la Révolution et de l'Empire. Qu'on prenne comme terme final la date de la signature du traité ou celle de sa mise en vigueur, ou celle de la cessation officielle, en France, des hostilités, peu importe : la différence n'est que de quelques semaines, ou de quelques mois. L'essentiel, c'est que, une fois mise en place, la borne doit être respectée ; autrement on irait à la confusion, et, à force d'exagération, au néant. Pourquoi et où arrêter un exposé des conséquences économiques, sociales, politiques de la guerre ?

Cette limitation chronologique s'accompagnera d'une limitation logique. Toutes les manifestations de l'activité d'un ou dans un pays belligérant, entre 1914 et 1919, n'appartiennent pas à l'histoire de la guerre : tel est le cas pour certains faits ou actes de l'ordre intellectuel ou artistique – par exemple les acquisitions du Musée du Louvre pendant ces six années, ou la controverse relative à Shakespeare – sur lesquels, de toute évidence, la crise n'a pas eu d'effet perceptible. Tout en faisant la part large aux répercussions qui se révèlent parfois très inattendues, il faut reconnaître qu'il y a des concomitances, des coïncidences qu'on ne peut transformer en corrélations qu'en faussant la réalité. Dans le même ordre d'idées, il serait excessif d'admettre dans le sujet « histoire de la guerre » l'histoire des pays demeurés neutres, ou même celle des pays qui, quoiqu'ayant rompu les relations diplomatiques avec l'Allemagne, n'ont pas pris part aux opérations. En dépit des répercussions économiques, favorables ou non, dont ces pays ont été le théâtre, comme l'élévation du prix de la vie, ou l'enrichissement provenant des fournitures faites aux alliés, l'histoire du Brésil ou celle de la Norvège, pendant la guerre, ne sont pas l'histoire de la guerre. À côté de celle-ci, il y a, de 1914 à 1919, une histoire du monde, qui ne se confond pas nécessairement avec elle »⁷⁸.

77. Lettre de Lucien Febvre à Henri Berr du 15 juillet 1919 publiée dans L. FEBVRE, *Lettres à Henri Berr*, *op. cit.*, p. 54.

78. P. CARON, « Sur l'étude de l'histoire de la guerre », *op. cit.*, p. 7-8.

Il s'agissait bien de faire de la guerre une parenthèse dans l'ordre du temps comme dans celui des choses, et de réserver son histoire à ceux qui savaient le mieux en parler : les hommes qui l'avaient vue de près. Que Norton Cru se soit référé à cet article dans la longue introduction dont il accompagna *Témoins* est ainsi tout à fait compréhensible. Caron plaidait en faveur d'un travail de tri préalable et s'en prenait aux pièges de la littérature de guerre dans lesquels, selon lui, tombaient trop souvent les historiens. Démêler le vrai du faux, par les techniques les plus appropriées et le sens critique le plus affiné, telle devait être la tâche nouvelle des historiens de la guerre : « [...] il y a un redressement à opérer ; et, plus efficacement peut-être que les exhortations théoriques, des prédications par l'exemple, en créant la réaccoutumance, permettront de renouer le fil de la tradition »⁷⁹.

Les historiens et les bibliographes qui participèrent à ce moment historiographique, universitaires ou non, déployèrent une conception de la science historique héritée de la culture de guerre. Ce qui ne signifie pas que les catégories et les démarches avancées furent les mêmes pour tous. Il n'en demeure pas moins vrai que la conception dominante, contre laquelle me semblent réagir immédiatement Marc Bloch et Lucien Febvre, est commandée par la volonté incarnée à l'état presque pur par Norton Cru : la conquête première d'établir un fond de vérité intangible reflétant l'expérience de la guerre dans sa plus minutieuse exactitude. Il n'est pas d'autre tâche assignée alors à l'historien qui aspire à étudier le conflit. On mesure ainsi toute la différence d'approche qui oppose, par exemple, Bloch et Norton Cru face aux rumeurs de guerre. Le premier appelle à les étudier comme un phénomène en soi dans l'article qu'il publia dans le premier numéro que la *Revue de synthèse* consacra intégralement à la guerre. Le second, qui signale à plusieurs reprises le phénomène, se préoccupe d'abord de les dissiper en soulignant leur invraisemblance ou leur impossibilité. S'il esquisse parfois leur généalogie, comme le propose Bloch, c'est pour en démontrer l'absurdité.

Reste que la posture historiographique de Norton Cru est moins traditionaliste qu'il n'y paraît de prime abord. Cet historien amateur (mais la guerre a contribué à ralentir la professionnalisation de l'histoire en intégrant des non-universitaires au champ de l'histoire scientifique de la grande guerre⁸⁰) développe des positions originales. Ainsi en va-t-il de sa critique de l'histoire

79. *Ibid.*, p. 12.

80. Il n'est pas facile, d'approcher les modes d'auto-désignation de Norton Cru. Il lui arrive souvent de se distinguer des historiens. Par exemple : « On ne saurait attendre de l'historien qu'il débrouille le chaos : son travail propre lui suffit. Il faut que d'autres lui préparent les matériaux. [...] Tel est le travail que j'ai entrepris pour servir l'historien : je lui apporte à pied d'œuvre les matériaux triés. C'est à lui d'y prendre ce qui peut convenir à sa construction. » J.-N. CRU, *Témoins...*, *op. cit.*, p. 21. Par ailleurs, la *Revue historique* juillet-août 1918, p. 358-359 loue la qualité scientifique de l'enquête faite par Raoul Allier sur les circonstances de la mort de son fils à Saint-Dié : Raoul ALLIER, *Les Allemands à Saint-Dié, 27 août-10 septembre 1914*, Paris, Payot, 1918. Le premier article sur l'histoire de la guerre y est par ailleurs publié à partir de la livraison de mai-juin 1918 et est dû à Joseph Reinach, un historien non professionnel : « L'offensive de la Somme juillet-novembre 1916 ».

militaire, incapable selon lui de rendre compte de l'histoire du conflit telle qu'il la souhaite, c'est-à-dire avec un souci d'authenticité que seule l'expérience de la guerre vécue dans des conditions strictement définies est en mesure de garantir. La façon dont il critique l'histoire militaire existante, articulant le général au particulier, trouve écho dans une critique de l'histoire traditionnelle de l'époque. L'histoire résolument empiriste de Norton Cru le conduit ainsi à s'en prendre à l'abstraction qui règle l'histoire militaire et politique, telle qu'elle s'écrit le plus souvent, à l'encontre de la seule réalité qui vaille de retenir l'attention de l'historien : les « faits psychologiques », autrement dit, les représentations, « l'outillage mental », put dire Febvre quelques années plus tard :

« Est-ce à dire que les documents d'état-major soient inutilisables ? Certes non. Seuls ils permettent de concevoir l'ensemble, de traiter du général, et sans cela il ne saurait y avoir d'histoire. Mais le général est constitué de la multitude de faits particuliers ; traiter du général sans consulter ceux qui ont agi, souffert, vécu dans le détail des faits particuliers, c'est créer de toutes pièces un général dissocié de toute réalité, c'est tenter de concevoir et de raconter le rêve que serait une guerre de cadres. En effet, les documents d'état-major ne sont pas une réalité par eux-mêmes ; ils ne contiennent de réel que celui qui leur a été transmis du front combattant et cette transmission comporte des pertes sérieuses, comme une sorte de déperdition de courant.

À cette cause d'erreur s'ajoute la fascination exercée par les grandes batailles sur les historiens militaires et sur leurs lecteurs. Notre esprit a une trop forte tendance à concevoir des abstractions et à les considérer comme des réalités objectives. Nous parlons de la bataille de la Marne comme si c'était un fait, et ce fait nous voulons tenter de le raconter, de l'expliquer, de le juger. La bataille de la Marne, dans l'état actuel de nos connaissances, n'est guère plus qu'une abstraction ; elle est une notion commode qui nous permet de concevoir plus clairement l'ensemble des batailles de l'Ourcq, des deux Morins, de Vitry, etc. Ces batailles elles-mêmes n'ont de réalité qu'en ce qu'elles résument les engagements de corps d'armées, divisions, régiments, compagnies, etc., pour arriver jusqu'au soldat individuel qui est la réalité primordiale, celle qui prête la vie à la notion abstraite de bataille de la Marne [...].

On objectera encore que ces souvenirs contiennent trop peu de faits dits militaires ; l'auteur se raconte lui-même, abuse, croit-on, des faits psychologiques et des détails de sa vie matérielle : le manger, le boire, les lettres, les colis, les poux, les rats, la pluie, la boue, les corvées de nuit, la permission, etc. Où trouver l'histoire là-dedans, l'histoire à la Thiers ? C'est presque vide de faits. C'est vrai et cela est même fort heureux. Gardons-nous des souvenirs personnels trop riches en faits et qui prennent l'allure d'un historique ; voilà un témoin qui veut nous en imposer et qui raconte surtout ce qu'il n'a pas vu. À quoi vous serviraient les faits s'ils sont faux ou trop déformés ? En outre il ne faut pas attacher trop d'importance aux faits, j'entends aux faits militaires, aux faits qui ont une signification tactique. L'histoire militaire est composée presque uniquement de ces faits-là et elle donne aux non-combattants cette notion fautive que la guerre est tissée d'une trame continue de faits tactiques : attaques, défenses, avances, reculs, prises d'hommes et de matériel, ou pour tout dire, petites victoires et petites défaites. Hors de cela, l'histoire actuelle ne sait rien raconter. La vie du front nous a enseigné autre chose et nous avons perdu la superstition des faits militaires⁸¹.

L'approche historiographique de la *Revue historique*, telle qu'elle se dégage durant les années de guerre et les années 1920, a finalement moins de consistance théorique. Répétant dans la livraison de septembre 1914, la profession de foi de la revue en faveur de « l'impartialité », Charles Bémont et Christian Pfister

81. *Ibid.*, p. 20 et 24.

n'en prenaient pas moins le parti de la France contre le manifeste des intellectuels allemands. Ils y relevaient, «douloureusement», les noms de plusieurs de leurs collègues dont ils reconnaissaient les mérites d'autrefois. Tout se passait comme si la meilleure part des savants allemands avaient été intellectuellement désarmés face à un «très grave problème d'histoire contemporaine»: «[...] ils ont oublié tout à coup, et comme s'ils obéissaient à une consigne, les principes mêmes de leur enseignement et de leurs livres»⁸². La nationalisation de la vérité entamait une belle carrière. Comment d'ailleurs auraient-ils été en mesure de réagir autrement⁸³? Dans la même revue, sont ainsi défendues à plusieurs reprises, sur une base toute scientifique, les «études» publiées à des fins de propagande par le Comité d'études de documentation sur la guerre présidé par Ernest Lavisse: «Un comité s'est formé, sous la présidence de M. Ernest Lavisse, pour publier des documents sur la guerre actuelle et des études fondées sur des documents et exclusivement sur des documents, des études qui sont déjà de l'histoire»⁸⁴.

Se développe alors une conception nouvelle de l'impartialité qui refuse à mettre sur le même plan les vérités de l'agresseur (l'Allemagne) et celles de l'agressé (la France). Le neutralisme ou l'impartialité absolue reviendrait tout simplement à trahir cette vérité même. La pratique de l'histoire doit se ressentir de cette voie nouvelle de construction de la vérité en même temps qu'elle se fait encore plus exigeante dans la recherche de celle-ci. Et Charles Bémont, qui salue tout de même l'ouvrage, ne peut retenir une espèce d'étonnement face à la démarche de Fernand Van Langenhove, sociologue belge qui publia en 1916 l'une des toute premières études sur les légendes de guerre: «Il oublie qu'il est Belge, qu'il a lu les enquêtes conduites cependant avec le plus scrupuleux souci de la vérité par les gouvernements belge, anglais et français, que l'abominable conduite des armées allemandes dans son pays est prouvée par les témoignages les plus nombreux et les plus certains. Il ne veut savoir qu'une chose, c'est qu'il est sociologue et qu'il a cette bonne fortune de pouvoir étudier sur le vif la manière dont se forment les légendes»⁸⁵.

Dans la *Revue historique* aussi, on cherche d'abord à rétablir les faits dans leur exactitude. On ne s'intéresse guère à l'histoire des imaginations, à la genèse des représentations ou au déchiffrement des mythes comme se propose de le faire Apollinaire⁸⁶. On salue ainsi le livre de Marguerite Baulu parce que pour la pre-

82. Charles BÉMONT et Christian PFISTER, «À nos lecteurs. L'Appel des Allemands aux nations civilisées», *Revue historique*, septembre-octobre 1914, p. 2.

83. Voir Christophe PROCHASSON, Anne RASMUSSEN, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale, 1910-1919*, Paris, La Découverte, 1996.

84. *Revue historique*, janvier-février 1915, p. 348.

85. *Revue historique*, juillet-août 1916, p. 382.

86. Guillaume APOLLINAIRE, «Contribution à l'étude des superstitions et du folklore du front», *Mercur de France*, 16 février 1917.

87. Recension de Marguerite Baulu, *La bataille de l'Yser*, Paris, Perrin, s.d.: *Revue historique*, septembre-octobre 1918, p. 150.

mière fois « sont ici mises au point les ridicules légendes que des personnages intéressés ont mises en circulation au sujet de l'inondation. Melle Baulu a été renseignée de façon absolument précise, et ramène la vérité des bruits propagés indûment et acceptés sans contrôle, par les journaux »⁸⁷. Faut-il lire la recension mitigée faite par Guignebert des *Rois thaumaturges* de Bloch, quelques années plus tard, avec cet arrière-plan ? On y peut en tout cas reconnaître un vocabulaire et une problématique qui placent la réception de l'étude de Bloch dans le cadre d'une longue et progressive démobilité culturelle :

« La guérison des écrouelles et de l'épilepsie par le roi est un miracle « attesté par d'innombrables témoins ». Son histoire critique dépasse les faits auxquels elle se rapporte et constitue une contribution de premier ordre à l'étude du miracle en général. L'exposé de M. Bloch, sur ce point délicat, est tout à fait satisfaisant (p. 420 et suiv.). Il a parfaitement montré qu'il ne s'agissait que d'un cas particulier du miracle guérisseur surabondant au Moyen Âge, qu'à y regarder de près il n'est pas mieux attesté que les autres et que, si l'on tient compte des échecs reconnus, des interprétations optimistes, des améliorations accidentelles et des erreurs de diagnostic, on reste devant le néant ou à peu près. « Ce qui crée la foi au miracle, ce fut l'idée qu'il devait y avoir un miracle » : assurément »⁸⁸.

Lorsqu'il s'agit de tirer un bilan de l'activité de la revue pendant la guerre, la satisfaction l'emporte, en raison d'un cap maintenu malgré la difficulté : la recherche de la vérité.

« Non seulement la Revue a tenu, mais elle s'est efforcée de mettre constamment ses lecteurs au courant du travail historique accompli chez elle et hors de ses frontières. La tâche était des plus ardues puisqu'il était matériellement impossible de savoir, même par voie indirecte, ce qui se faisait de l'autre côté des Vosges. Notre information était donc condamnée d'avance à être fort incomplète et unilatérale. Cette lacune était particulièrement grave en ce qui concernait la guerre, en particulier les origines de cette guerre et les terribles responsabilités encourues par ceux qui n'avaient pas craint de la déchaîner ; nous ne possédions que des documents officiels et plus ou moins truqués et tronqués, que des témoignages, abondants sans doute, mais souvent impossibles à contrôler. Les difficultés que rencontre d'ordinaire tout historien qui entreprend de raconter et d'apprécier les événements au moment même où ils viennent de s'accomplir ont été pendant toute la durée des hostilités plus grandes qu'en aucun autre temps. [...]

L'orgueil démesuré qui a poussé l'Allemagne à se lancer, elle et ses alliés, dans cette sinistre aventure, la déloyauté de sa politique, la férocité savante qu'elle a déployée pour dévaster nos campagnes et nos villes, villes d'art et villes d'industrie, maltraiter nos prisonniers, contraindre au travail forcé nos populations civiles, ont fait naître dans nos âmes un mélange de dégoût, de haine et de mépris, qui rend difficile tout effort d'impartiale justice et risque de ternir le miroir de la Vérité. Quand en outre on se rappelle l'unanimité au moins apparente avec laquelle l'élite des intellectuels, des professeurs, des historiens allemands, en aveugles qui se refusent à voir clair, se sont, dès le premier jour, laissé enrégimenter au service d'une cause déshonorante et, malgré les avertissements d'un Foerster, d'un Fernau, d'un Richard Grelling, ont persévéré dans leur intransigeance obstinée, il faut se faire violence pour ne pas retourner contre eux les armes déloyales avec lesquelles ils ont essayé de nous atteindre dans notre dignité et jusque dans notre existence. Malgré tout, nous sommes toujours restés fidèles à la devise choisie par le fondateur de la *Revue historique* : ne rien dire que de vrai, ne pas craindre de dire toute la vérité. Nous avons toujours fait notre possible pour étendre et contrôler nos informations, pour apprécier équitablement les desseins et les actions de nos ennemis. Si, plus

88. *Revue historique*, janvier-février 1925, p. 102.

89. Ch. BEMONT et Ch. PFISTER, « À nos lecteurs », *Revue historique*, janvier-février 1919, p. 1-3.

d'une fois, nous avons flétri la politique tortueuse du gouvernement allemand, les mensonges qu'il a forgés pour tromper le monde entier et son peuple tout d'abord, les crimes que ses soldats ont, par ordre, commis sur terre, sur mer et dans les airs, ce n'est pas à la force irréfléchie des préjugés que nous avons cédés, mais à l'évidence des faits les mieux avérés. »⁸⁹

À l'occasion de l'affaire Dreyfus, une histoire immédiate s'était mise en place dans le même temps où des historiens mobilisaient leurs «habitudes professionnelles» pour tenter d'infléchir l'événement. La *Revue historique*, derrière son fondateur Gabriel Monod, avait d'ailleurs joué alors un rôle décisif. Rétablir les faits dans leur déroulement, dissiper les mensonges, recourir aux techniques mises en place par la critique documentaire interne et externe commandèrent cette pratique historiographique. Le passage à la guerre s'opéra avec cette expérience passée qu'on fut à même de renouveler. Les objectifs étaient semblables (quelques observateurs attentifs remarquèrent d'ailleurs le parallèle des deux situations) et l'investissement des historiens dans un processus historique constituait une situation commune. Reste néanmoins qu'entre les deux séquences, les historiens avaient été encouragés à déplacer les questions et à recourir à de nouveaux outils, souvent issus des sciences sociales dont le continent émergeait progressivement depuis la fin du XIX^e siècle. Le conflit ralentit ce mouvement d'ouverture et de modernisation de la science historique. Les années 1920 apparaissent de ce point de vue comme un temps de démobilitation culturelle où s'exercent de fortes tensions entre ceux qui souhaitent restaurer les anciennes façons de faire, quitte à les adapter, et ceux qui font de la guerre un gisement de sources inépuisables sur lequel les nouvelles façons de faire allaient pouvoir être éprouvées.

Christophe PROCHASSON
EHESS-CRH
54 boulevard Raspail
75006, Paris
procha@ehess.fr